

Coups d'oeil

Numéro 168, janvier 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Coups d'oeil]. *Séquences*, (168), 49–51.



Jeff Bridges dans
Fearless

Fearless

À la suite de l'écrasement de l'avion qui l'emmenait de San Francisco à Houston, un architecte en proie à l'angoisse des voyages aériens devient l'un des survivants de la catastrophe. On le traite en héros parce qu'il a, dit-on, sauvé plusieurs passagers d'une mort certaine en leur demandant de le suivre à l'extérieur de la carlingue prête à exploser. Cet homme totalement traumatisé par son expérience plonge alors dans un vertige existentiel étrange. Soudain, plus rien ne l'effraie. Parce qu'il se croit mort, ou bien réduit à l'état de fantôme? Une sorte de vie à l'envers se déroule en lui, lorsque, convaincu par une autre survivante de l'importance de sa propre quête personnelle, l'homme se forcera à revivre l'accident, à la suite d'une succession de refus.

L'accident, véritable charnière du film de Peter Weir, n'est cependant montré qu'à la fin, comme la séquence que le public attend, un peu à la manière d'une poursuite en voiture finale. De plus, malgré l'extraordinaire interprétation de Jeff Bridges et de Rosie Perez, **Fearless** se sert d'un canevas connu (voir **Regarding Henry** et **The Doctor**, il y a deux ans) pour raconter l'aventure d'un héros soudain projeté à la frontière de la mort et qui finit par comprendre qu'il vit plutôt que survit. Et malgré les images fortes et les subtils mouvements de caméra, on ne peut s'empêcher de penser que le cinéma qui décrit les traumatismes (comme celui de science-fiction) est devenu un véritable fourre-tout.

Maurice Elia

FEARLESS (Sans peur) — Réal. : Peter Weir — Scén. : Rafael Yglesias, d'après son roman — Int. : Jeff Bridges, Isabella Rossellini, Rosie Perez, Tom Hulce, John Turturro — États-Unis — 1993 — 122 minutes — Dist. : Warner Bros.

Les Fiancés de la Tour Eiffel

Face à l'oeil de la caméra, des mimes retirent tour à tour leur masque. On découvre alors des handicapés mentaux. Ils font du théâtre. Ils montent une pièce, pas n'importe laquelle: *Les Mariés de la Tour Eiffel* de Jean Cocteau. Il faut préciser que cette oeuvre insolite doit être interprétée par des comédiens muets, et que la voix pré-enregistrée d'un narrateur souligne leur pantomime. On sent que les apprentis comédiens éprouvent un plaisir fou à répéter leur spectacle... depuis deux ans déjà. Un grand rêve va bientôt prendre corps: ils partent pour la petite ville de Figeac, en France, pour participer à un festival où se rencontrent des handicapés mentaux venus de tous les horizons. Entre-temps, ils auront fait l'ascension de la Tour Eiffel, la vraie; ça s'imposait! Ils se seront aussi rendus à Lezay, village vendéen où les attendaient des handicapés français. Pique-nique, fête foraine, fraternisation... Scènes drolatiques où la communication s'avère parfois ardue, moins à cause d'un handicap commun que par les différences d'accents! On songe à Alexis et Léopold Tremblay en visite chez leurs «cousins» de Normandie...

Si Gilles Blais prend le temps de nous présenter suffisamment chacun de ses protagonistes, il s'attache particulièrement

à deux d'entre eux, Anne-Marie et André. Eux seuls parmi la troupe ont développé une relation affective mutuelle, ce qui justifie le titre du film. Lors d'une séquence particulièrement touchante, André nous confie que ses parents refusent l'éventualité d'un mariage. Mais Anne-Marie pense le contraire et sait défendre son point de vue. C'est encore elle qui viendra, à la toute fin du film, féliciter timidement puis plus affectueusement une nouvelle apprentie comédienne.

Il m'est arrivé — je le confesse volontiers — d'avoir l'oeil quelque peu humide pendant la projection des **Fiancés**. Ça ne résulte en aucune façon d'un quelconque sentiment de pitié ou de gêne. Alors? Peut-être un vague regret, celui de ne pouvoir me sentir proche d'une catégorie d'êtres humains que par l'entremise d'un écran de cinéma. En tout cas, on reste admiratif devant des gens qui,



aussi handicapés soient-ils, nous donnent une si belle leçon de courage et de volonté.

Denis Desjardins

LES FIANCÉS DE LA TOUR EIFFEL — Réal. : Gilles Blais — Narr. : Gilles Blais — Int. : les membres de la troupe «Pourquoi pas nous» : Lisette Bélanger, André Poirier, Bobby Etienne, Gisèle Bouchard, Serge Maillé, Colette Racine, Anne-Marie McClatchie — Canada — 1993 — 71 minutes — Dist. : Office national du film.

The Silent Touch

Les thèmes abordés dans **The Silent Touch** sont classiques: la rencontre entre un élève et un maître, un artiste qui s'interroge sur la création... Mais ce manque d'originalité n'est pas la cause de l'ennui que distille ce film. C'est la lourde démonstration à base de dialogues pseudo-philosophiques qui n'est pas convaincante.

Les personnages sont caricaturaux et pas assez subtilement développés. Kesdi est silencieux depuis 40 ans. Est-ce un refus ou une incapacité de créer? Cela n'est pas clair; or, c'est essentiel pour la logique du personnage si bien que son retour à la musique laisse perplexe. Von Sydow cabotine en vieux musicien coléreux mais son personnage manque d'épaisseur et sa tragédie laisse indifférent.

Lothaire Bluteau en envoyé du destin convainc encore moins. Son jeu minimaliste et son visage inexpressif nous font douter de sa passion pour Kesdi. Il est trop froid face à son maître.

L'absence de passion, voilà ce qui fait défaut au film. Nous aurions dû ressentir de la fougue chez ces deux hommes qui voient leurs rêves s'accomplir: Kesdi retrouve l'inspiration et Stéfan voit son maître créer. Les images sont belles mais lentes; la mise en scène est fonctionnelle mais sans rythme. Filmés en plans serrés, les acteurs sont coincés dans un cadre qui interdit toute fantaisie. Seule la scène du concert décolle mais pas assez pour que nous soyons émus. La caméra est soudainement plus légère et les mouvements plus fluides, mais il est trop tard car le film achève.

Une fois de plus, la réflexion d'un artiste sur l'art nous donne un cours magistral, sérieux mais ennuyeux au lieu de nous donner une leçon de passion. Zanussi a visiblement oublié que l'art (et par là même un film) n'est qu'émotions, alors que la théorie est du domaine de l'édition.

Olivier Lefebvre du Bus

THE SILENT TOUCH (L'Ange de musique) — Réal. : Krzysztof Zanussi — Scén. : Peter Morgan, Mark Wadlow — Int. : Max Von Sydow, Lothaire Bluteau, Sarah Miles, Sofie Grabol, Aleksander Bardini, Peter Hesse Overgaard — Grande-Bretagne/ Pologne/ Danemark — 1992 — 97 minutes — Dist. : Allegro Films.

Tous pour un, un pour tous

On se souviendra que **Le Steak** était un documentaire sur un boxeur plutôt que sur la boxe. Et que les événements — la victoire de Gaétan Hart — allaient dicter à ce film de Falardeau et Leriche sa conclusion heureuse.

En réalisant **Tous pour un, un pour tous**, Diane Létourneau se trouvait à son tour à la merci du destin, car bien malin celui qui aurait pu prévoir comment allait se solder l'aventure des quatre «mousquetaires» qu'elle a voulu suivre jusqu'aux Jeux Olympiques de Barcelone. De fait, un seul y parviendra, sans toutefois remporter l'ultime consécration. Si Létourneau n'escamote pas les moments difficiles vécus par les jeunes escrimeurs face à la défaite, il se dégage tout de même de l'ensemble une impression de bonheur, d'optimisme indéfectible. Cette approche positiviste est bien servie par la personnalité de chacun des escrimeurs, qui ne manquent pas de dynamisme.



Les «mousquetaires» de **Tous pour un, un pour tous**

D'autre part, ces fils de bonnes familles sont fort différents des *crottés* et des *apaches* estimés par Falardeau. Si la boxe est *le plus noble des sports*, l'escrime ne nous apparaît-elle pas comme un divertissement... d'aristocrates?

Quoi qu'il en soit, nos quatre jeunes Cyrano se distinguent non seulement par leur panache, mais également par la pertinence de leurs propos concernant autant la pratique de leur discipline que leurs projets d'ordre personnel ou professionnel. Et la réalisatrice accorde une juste part d'attention à leur entraîneur, auquel un de ses vaillants élèves rend un témoignage d'amitié en conclusion du film.

Car **Tous pour un, un pour tous** est surtout un hommage à l'amitié et à la solidarité, plaisamment illustrées par le

parallèle tracé avec les personnages d'Alexandre Dumas. C'est ainsi que nos héros costumés affrontent au fleuret des (faux) policiers, devant des badauds amusés, Place d'Youville; petite mise en scène servant à recueillir les fonds nécessaires à leur entraînement. Diane Létourneau joue beaucoup la carte de l'humour, et l'on rigole ferme de voir ces spécialistes de la mouche (celle du fleuret) incapables d'apprêter la mouche... à l'hameçon, lors d'une partie de pêche.

Un film somme toute très sympathique, et qui fait mouche!

Denis Desjardins

TOUS POUR UN, UN POUR TOUS — Réal. : Diane Létourneau — Scén. : Diane Létourneau, Georgette Duchaine, François Renaud — Int. : Stephen Angers, Nicholas Bergeron, Benoit Giasson, Luc Rocheleau, Jean-Pierre Le Coz — Canada — 1993 — 75 minutes — Dist. : Office national du film.

Cible émouvante

Évocateur de l'intrigant **Max et Jérémie** de Claire Devers, le premier long métrage de Pierre Salvadori se présente comme un polar fantaisiste. Comme dans ce film, un tueur à gages chevronné et solitaire se lie d'amitié avec un jeune loup aussi docile qu'inexpérimenté. Mais contrairement à **Max et Jérémie**, ce face à face masculin est ici interrompu par l'arrivée d'une femme. Stratégie bienvenue puisqu'elle procure quelques-uns des plus forts moments du film. Ce qui, par contre, n'affaiblit point l'apport des deux interprètes masculins, en pleine forme dans des rôles pas toujours commodes. Sur le plan du style, Pierre Salvadori soutient constamment la dérision et l'humour à froid pour ce récit où les personnages sont perpétuellement remis en question. Ainsi, le tueur à gages est un quinquagénaire discret, aussi brave dans ses actions que soumis et malléable aux caprices d'une terrible maman (Patachou, dans un rôle qui lui va à merveille). En fait, loin du polar qu'il semble être, **Cible émouvante** n'est en fait que l'histoire d'un homme solitaire qui, le temps d'un contrat, va se faire des amis pour la vie. Nous sommes en fin de compte devant un premier film jubilatoire d'un réalisateur dont on attend avec empressement la prochaine réalisation.

Élie Castiel

CIBLE ÉMOUVANTE — Réal. : Pierre Salvadori — Scén. : Pierre Salvadori — Int. : Jean Rochefort, Marie Trintignant, Guillaume Depardieu, Patachou — France — 1993 — 80 minutes — Dist. : France Film.

Addams Family Values

Ce retour de la famille Addams procure un démenti à la croyance de bien des cinéphiles voulant qu'une suite soit forcément inférieure à son modèle. Sonnenfeld et sa formidable équipe de comédiens parviennent avec une aisance remarquable à transcender un scénario dont la trame est totalement dénuée de surprise. Tout le charme du film, et il est considérable, se trouve dans les détails. D'abord au plan de l'écriture, où le jeu de l'humour fondé sur «l'inorthodoxie» des Addams acquiert ici une finesse que n'offrait pas vraiment le film précédent. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le tango de Patricia et Gomez dans lequel le slapstick, l'humour noir et le raffinement se conjuguent à la perfection.

Ce souci du détail raffiné se retrouve aussi dans la mise en scène qui profite de décors fantastiques et d'un travail splendide sur la texture de l'image. Sonnenfeld réussit dans ce film à rendre le macabre prodigieusement élégant. Les scènes se déroulant dans la grande demeure des Addams sont presque



complètement dénuées de couleurs. Ce faux noir et blanc confère aux images une beauté et une étrangeté qui ne vont sans rappeler l'univers de Tim Burton dans **Batman** et **Tim Burton's the Nightmare Before Christmas**. D'ailleurs mon petit doigt me dit que l'influence de Burton ne fait que commencer à se faire sentir dans le cinéma américain. **Addams Family Values** n'est quand même pas juste un



Meg Ryan et Dennis Quaid dans **Flesh and Bone**

succédané; il y a dans cette oeuvre beaucoup d'intelligence et d'esprit.

Martin Girard

ADDAMS FAMILY VALUES — Réal. : Barry Sonnenfeld — Scén. : Paul Rudnick — Int. : Anjelica Huston, Raul Julia, Christopher Lloyd, Christina Ricci, Joan Cusack, Carole Kane — États-Unis — 1993 — 94 minutes — Dist. : Paramount.

Flesh and Bone

Steve Kloves nous avait donné le très beau **Fabulous Baker Boys**. Le film n'avait pas très bien marché commercialement, mais le jeune cinéaste avait osé marquer de sa griffe la machine hollywoodienne. On peut donc s'étonner en constatant que son deuxième long métrage, **Flesh and Bone**, n'ait pas réussi à se démarquer des histoires du même genre racontées dans d'autres films. Un Texan renfermé rencontre une jeune femme (qui est prête à donner enfin un sens à sa vie), mais le passé ressurgit soudain, comme il le fait souvent, sans crier gare: quand il était petit, il avait été témoin du massacre d'une famille, massacre causé par son père, cambrioleur de petites fermes. Si le thème ici pouvait être passionnant, il s'exprime au travers d'une écriture conventionnelle qui ne permet pas aux interprètes de conférer une véritable épaisseur aux personnages. Peut-être qu'un sociologue verra une signification profonde à la fuite de Kloves devant le traitement du vrai sujet qu'il se proposait peut-être d'aborder. Tel un docteur Jivago des espaces américains, Dennis Quaid garde la même expression béate tout au long du film, tandis que Meg Ryan laisse voguer ses yeux clairs sur les grandes plaines. James Caan passe totalement à côté de son personnage de salaud authentique. Seule Gwyneth

Paltrow, une nouvelle venue, tire son épingle du jeu dans un rôle ingrat: on entendra parler d'elle à nouveau, c'est certain.

Maurice Elia

FLESH AND BONE (Le Lien) — Réal. : Steve Kloves — Scén. : Steve Kloves — Int. : Dennis Quaid, Meg Ryan, James Caan, Gwyneth Paltrow, Scott Wilson — États-Unis — 1993 — 124 minutes — Dist. : Paramount.

The Man without a Face

Après Kevin Costner, voici venu le tour de Mel Gibson de passer derrière la caméra dans le but de démontrer que les beaux gosses hollywoodiens ont quelque chose dans le crâne. Cela donne des longs métrages lourds de bons sentiments, mais, là où le premier péchait par grandiloquence, le second nous offre un petit film émouvant.

The Man without a Face réussit à nous faire réfléchir sur des questions aussi fondamentales que sont la forme et la couleur de la peau, ainsi que l'apparence physique au royaume de Marilyn Monroe. Cette rencontre improbable entre un jeune garçon en quête d'un père et un homme défiguré vivant en marge du monde sait rendre l'essentiel du message de tolérance véhiculé par Mel Gibson. Sa mise en scène reste sobre, quoique prévisible, pendant que la direction d'acteurs respire l'assurance. Soulignons d'ailleurs l'excellente performance du jeune Nick Stahl.

Mel Gibson signe donc un premier film fort défendable sur un sujet sérieux, tout en utilisant l'humour qu'on lui connaît. D'autant plus qu'il s'amuse à détruire ici l'image du héros invincible et immuable qui a fait sa marque. «Y'en a marre des beaux brummels», semble-t-il nous dire d'un clin d'oeil ravagé, mais toujours ravageur...

Mario Cloutier

THE MAN WITHOUT A FACE — Réal. : Mel Malcolm MacRury d'après le roman d'Isabelle Holland — Mus. : James Horner — Int. : Nick Stahl, Mel Gibson, Margaret Whitton, Fay Masterson, Gaby Hoffmann, Geoffrey Lewis — États-Unis — 1993 — 115 minutes — Dist. : Warner Bros.